

## 10. Une adoration totalement nouvelle

« Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : Viens, suis-moi ! » (cf. Mc 10,21)  
Le don entier du trésor se trouve dans ces mots, dans cet événement, dans cette expérience, dans cette offre de Jésus à notre vie. Le trésor a été donné au jeune homme riche de manière si évidente qu'il n'avait même plus besoin de creuser dans le champ, ni même d'acheter le champ pour obtenir le trésor. Le trésor était une perle que Jésus a gratuitement placée dans sa main. Il suffisait de la prendre, il suffisait de la recevoir.

Pourquoi ne l'a-t-il pas prise ? Parce qu'il ne l'appréciait pas. Il l'a comparée à ses biens et son cœur l'a mal estimée. Le jeune homme riche a méprisé le trésor, il a méprisé le Christ. Cela signifie qu'il ne lui a pas donné la préférence, mais qu'il a préféré autre chose. C'est une question qui est en rapport avec la joie. En effet, on préfère ce en quoi on place sa joie. Le jeune homme a décidé de placer sa joie dans ses richesses. Mais peut-on trouver la vraie joie dans ce qui n'est pas le Christ, dans ce qui s'oppose au Christ, alors que nous avons déjà rencontré le Christ se révélant comme le trésor absolu de notre cœur, de notre vie ? C'est ce qu'il y a de plus triste dans l'épisode du jeune homme riche et dans tous les épisodes semblables, même ceux que nous vivons parfois en nous-mêmes ou que nous voyons chez les autres : en choisissant de placer sa joie dans ses richesses, ce jeune homme la perd totalement, il perd aussi la joie dans ses richesses.

Que devons-nous alors travailler pour ne pas choisir la tristesse à la place de la joie ? Que devons-nous faire pour ne pas nous résigner à la tristesse ? Nous ne devons pas agir sur la joie elle-même en nous, car cela reviendrait à vouloir voir la beauté uniquement en se préoccupant de nos yeux, ou à prétendre maintenir un bon fonctionnement de nos jambes en les massant au lieu de marcher ou de courir. Nous devons nous concentrer sur l'estime du Christ, sur la préférence du Christ, c'est-à-dire sur l'adoration. Nous devons cultiver l'adoration. Pour cultiver la joie, pour la choisir sans cesse, pour ne pas glisser dans la tristesse, il faut cultiver, choisir l'adoration.

Comment ? Que signifie adorer ? Que signifie préférer ? Adorer le Christ signifie reconnaître, affirmer que Jésus est le trésor absolu de notre vie. Mais formulé ainsi, cela ne veut rien dire, nous ne comprenons pas ce que nous devons faire, et peut-être nous limitons-nous à des définitions ou des pratiques pieuses de l'adoration, où l'adoration de Dieu dans le Christ ne dépend plus d'un élan religieux mais d'un scrupule craintif.

Il est important de comprendre que l'adoration du Christ, et donc la joie qui nous vient de lui, est désormais dictée par la manière dont Dieu se présente à nous, s'offre à nous. Cela est nouveau, totalement nouveau par rapport à toutes les manifestations de Dieu et donc par rapport à toutes les formes d'adoration qui se sont exprimées dans toutes les religions, et même dans la religion juive. Lorsque Dieu s'est manifesté dans le buisson ardent ou sur le Sinaï, Moïse et le peuple ne

savaient pas comment se tenir devant ces théophanies. La première réaction a été une adoration de terreur, comme si l'homme se sentait écrasé par la manifestation divine. La théophanie était pour l'homme comme une menace de mort. En effet, lorsque Moïse demande à Dieu : « Laisse-moi contempler ta gloire » (Ex 33,18), Dieu lui répond : « Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est : LE SEIGNEUR. Je fais grâce à qui je veux, je montre ma tendresse à qui je veux. (...) Mais tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie. » (Ex 33,19-20)

Quel renversement total dans ce que dit le début de la lettre aux Hébreux : « À bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes, mais à la fin, en ces jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes » (He 1,1-2). Quel renversement total quand le Dieu terrible du Sinaï vient se révéler dans un Enfant et est adoré par de simples bergers !

Les mages s'étaient préparés à adorer un Dieu terrible et à lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe pour s'attirer ses bonnes grâces. Et voilà qu'ils se retrouvent devant un enfant sans défense qui n'inspire certainement aucune crainte, aucune peur sacrée. Ils se prosternent et l'adorent, mais ce n'est plus un geste dicté par leur vénérable expérience et sagesse religieuse. C'est un nouveau geste, une nouvelle liturgie, *dictée par la forme dans laquelle Dieu se manifeste, dans laquelle Dieu se rend présent*. C'est un geste que même les bergers ont certainement exprimé, eux aussi à l'école non pas d'une grande tradition religieuse et sapientielle comme les mages, mais à l'école de l'Enfant lui-même, de la présence dans laquelle Dieu est venu se manifester, directement à eux, à eux personnellement.

Un Dieu qui se rend présent de cette manière, dans un être véritablement humain, de la conception à la naissance, dans chaque étape de la vie, et jusqu'à la mort, quel culte peut-il exiger ? Quelle reconnaissance de sa divinité peut-il exiger ? Quel est le temple de l'adoration de Jésus-Christ ?

Repensons à la première rencontre de Jean et André avec Jésus : « Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ? Il leur dit : Venez, et vous verrez. Ils allèrent donc, ils virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi). » (Jn 1,38-39)

La nouvelle forme d'adoration de Dieu dans le Verbe fait homme est ce *demeurer*, ce *rester avec lui*. Le nouveau temple est la relation avec lui, le fait de le regarder et de l'écouter, de se laisser regarder et de lui parler. *Le nouveau Temple, c'est l'amitié avec Jésus*.

C'est précisément cela le *habitare secum* de saint Benoît. Benoît « avait habité avec lui, parce qu'il veillait sans cesse à sa propre garde, qu'il se voyait toujours sous les yeux de son Créateur, qu'il s'examinait sans cesse lui-même et ainsi il n'a pas avili le regard de son âme en le promenant partout à l'extérieur de lui-même. » (Saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, II,3)

« Il se voyait toujours sous les yeux de son Créateur – *ante oculos Conditoris se semper aspiciens* ». Cela signifie que le recueillement de saint Benoît était une relation, un se tenir devant Dieu, un échange de regards, la contemplation du regard de Dieu sur lui, le sentiment d'être défini davantage par le regard de Dieu que par le sien propre. Benoît a fait sien le regard de Dieu sur lui, il s'est regardé dans la lumière de Dieu, ce qui est la vérité la plus profonde que l'on puisse avoir sur soi-même, car aucun regard ne nous voit tels que nous sommes et tels que nous sommes appelés à être plus et mieux que le regard de Celui qui nous fait, qui nous aime, qui nous crée, qui nous appelle, qui nous envoie.

Il ne s'agissait pas d'une surveillance de soi moralisatrice. Ce n'était pas une protection de sa perfection, de sa pureté, de son recueillement, de son silence, de sa vertu. Il s'agissait plutôt de se tenir dans l'attitude humble et confiante de celui qui permet à Dieu de modeler lui-même à chaque instant notre perfection, notre pureté de cœur, la pureté de nos pensées, de nos paroles, de notre corps ; l'attitude qui permet à Dieu de créer lui-même notre recueillement, notre vertu, notre prière.

Il est évident que André et Jean ont aussi pas fait cette expérience en demeurant ce jour-là avec Jésus ! C'est précisément à cause de cette expérience qu'ils ne se sont plus jamais détachés de Jésus, malgré tout ce qui en eux avait besoin d'être formé, corrigé, restauré, pardonné.

L'adoration qui reconnaît le trésor que le Christ est pour nous, et donc le secret de la joie en lui, du fait même qu'il s'est fait homme, qu'il a vécu et vit parmi nous en tant qu'homme, c'est ce *demeurer avec lui*, cette relation, ce regard sur Celui qui nous regarde, c'est ce vis-à-vis, cette amitié qu'il est venu vivre avec nous.

« Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi » (Ap 3,20)